

L'Amérique, terre métisse

Michel Côté

Numéro 124, février 2010

Amérindiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, M. (2010). L'Amérique, terre métisse. *Moebius*, (124), 115–124.

MICHEL CÔTÉ

L'Amérique, terre métisse

L'histoire a plusieurs vies et des manières diverses de les rappeler. À la mélancolie, à l'imprécation et au folklore, je préfère voir et imaginer l'espace contemporain. Bien sûr, il y a l'histoire de la blessure, des uns et des autres, là où le corps et l'âme – à vif – sont livrés à la désolation, au rejet et à l'anéantissement. Par ailleurs, il y a l'histoire hésitante et mutante qui s'expérimente encore à travers des moments rares et pourtant essentiels. Celle-ci guérit celle-là. Une générosité posée à même le sol.

Les passages. Si des peuples ont habité l'histoire sans s'installer contre l'autre et sans apartheid d'imaginaire, ici et ailleurs, c'est que le territoire a force de savoir pour qui écoute au-delà du vent et respecte les fragilités du levant. Tous les peuples sont venus du lointain, de très loin, à des âges différents. Un jour les ponts de passage ont fini par disparaître. Quand la terre porte ses fruits, chacun alors est d'ici puisqu'il est du sol qui l'habite. Des alliances avec les arrivants peuvent témoigner de ces moments surprenants, hautement plus intéressants que la colonisation faite au nom de la gloire britannique, espagnole, portugaise, française, et plus inspirants que la prétention à la vérité des robes noires. S'il a fait nuit quelque part dans la clarté de nos mains, certaines choses sont arrivées, des mots se sont détachés. Qu'on leur laisse le temps d'arriver à l'admiration d'un nouveau monde, vieux comme le monde.

Terre migrante. Voies pleines de chemin, le territoire s'habite difficilement. Écarts de vie, espace inégalitaire, déroute. Tenace cependant est l'enracinement que l'on

retrace dans l'inscription d'un nouvel imaginaire qui se modèle non pas à l'imitation et à la fidélité des métropoles européennes mais bien à l'invention et à la décision de l'altérité. Cette voie n'est pas celle que l'on rapporte volontiers. Une identité en partage d'imaginaire. Ni survivance, ni résistance mais célébration. C'est ici que les femmes portent le réveil et que les hommes entendent les sons qui viennent d'un espace façonné par le désir de parler les mots de sa langue, d'habiter le territoire comme un lieu de vie, d'explorer une identité héritée de la fierté. Nous y sommes maintenant en nécessaire altérité. Quelque part désormais la rencontre de l'humain et de la nature fonde une solidarité entre les choses et les êtres. L'histoire de la confrontation est une histoire qui privilégie l'isolement et le temps passé. L'avenir est au présent!

Temps sacré, jusqu'au fond du silence. Chaque saison intensément verte ou profondément froide. Tout : l'ombre et la lumière, le souffle et le murmure.

Temps profane. L'autre absolument autre. La différence et l'angoisse du présent. La neige, la pluie et le vent. Les rides de la terre. Un néant. Un désir. La montagne et les pierres blanches. La prairie et les espaces désertiques.

Temps métis. Autre monde. Proximité. Tout à vivre. Certains redoutent la mort. Mais peut-on être seul quand tout est un. Ici se transforme, se change ce que nous sommes. Les yeux récitent, les oreilles entendent. Le même et l'autre sur le chemin des lunes entières. Égarés puis retrouvés selon l'histoire courte ou l'histoire longue, les autres – ces bois brûlés – ont appris à se nourrir, à se vêtir selon les exigences d'une terre dont les particularités échappaient à leurs habitudes. Des alliances amoureuses, sexuelles se scellent, des langages sont constitués. Un long processus de réimagination place hommes et femmes en présence d'une invention sans précédent. L'herbe pousse, les villes en vie. La campagne en point d'appui. Présences réciproques. Il faut des mots nouveaux pour effacer de la mémoire la destruction et dire l'accueil entre des peuples, les plus anciens et les plus nouveaux. Se fabriquer avec l'autre.

Le métissage est sur mes lèvres. Un partage d'Amérique où se rencontre, s'unit, se recompose et se compose un nouvel ensemble. Sans perdre son intégrité ni sa singularité. Le Nord, le Centre et le Sud. De l'Est à l'Ouest entre les mers à bout de pas, de poussière et de patience. *No man is an island*. Amérique, la terre est. Nous sommes. Apprendre à se voir comme métis, façonnés par des ancêtres, inventés par un cercle qui s'élargit à mesure qu'on vient s'y joindre. Sans déni de nous-même, dans la connaissance de l'autre. Trouver un langage propice à cette image profonde et essentielle qui nous fait habiter un continent. Bâter une parole qui délivre de la matière morte, une parole qui fonde le lieu des corps devant nous et en nous, un lieu d'apparition d'une cohabitation de ce vaste territoire. La parole veille et attend. Vêtus de langues, voici une terre pour les humains. Seul ne veut rien dire.

Résidence sur la terre. Issus de la terre, conjointement avec tous les êtres, les humains se maintiennent vivants en se prolongeant sans relâche dans l'équilibre des mondes. L'œil qui regarde apprend la vie, l'oreille qui écoute se représente les alliances qui assurent la survivance de toute chose dans son actualité. Être métis c'est plonger dans l'incertitude identitaire, mais aussi s'assurer d'une résidence à l'aube de chaque jour. Les nations d'ici inventent le vide, au midi, on interpelle la maturité. Qu'on nous laisse le temps de scruter la pierre, entre la nuit et le temps. Ici, à travers des larmes et des joies.

« Ma langue est d'Amérique
 Je suis né de ce paysage
 J'ai pris souffle dans le limon du fleuve
 Je suis la terre et je suis la parole
 Le soleil se lève à la plante de mes pieds
 Le soleil s'endort sous ma tête
 Mes bras sont deux océans le long de mon corps
 Le monde entier vient frapper à mes flancs »

Gatien Lapointe

« Regardez l'arbre – c'est un être vivant et comme tout être vivant, il a un cœur – La sève est le sang de l'arbre, et l'écorce est sa peau. Il a des membres, ses branches qui montent jusqu'aux

cieux. Ses pieds sont ses racines. Comme nous l'arbre relie le ciel et la terre. Ce lien, sous peine de disparaître, l'humanité doit absolument le retrouver.»

Thundercloud

«Je suis un mot qui fait son chemin sur la terre...
Et la montagne monte au rythme de mon pied
Ma main est une aile guidant le feu...
Je fais mon lit dans la chaleur des bêtes...
Je suis dans ma chair le frisson d'un arbre.»

Gatien Lapointe

«Mes mots ne font qu'un
Avec les grandes montagnes
avec les grands rochers
avec les grands arbres
Ils ne font qu'un avec mon corps
et mon cœur.»

Yokuts

«L'homme n'est pas un être distinct de la Terre qui l'a engendré. Sa chair est Terre, son esprit est Soleil, la pensée est une étincelle de Soleil incrustée dans le cerveau humain. L'homme synthèse cosmique.»

Aymara

Il y a entre les nations quelque chose d'installé au fond, un signe, une odeur, une encre comme des pages écrites. Un présent récent. Histoire réelle qui se décrit devant la parole, devant la terre. Une bouche mord le fruit des choses. Infiniment se prolonge un héritage que je donne chaque jour à ce monde. D'imprécises espérances s'achèvent mais d'autres demeurent, longuement fertiles, lorsque la lumière élève le silence.

«Il n'y a pas de différence entre les hommes, les animaux et les plantes, toutes les créatures vivent sur la terre.»

Sitting Bull

Ce langage a du sens car il nous décrit en donnant chair à la présence plurielle. Il y avait les Premières Nations, les Métis et les Inuits. Maintenant nous ne sommes plus seuls. Sans leurre, un regard se pose. Des images se trouvent pour imaginer les gestes qui accompagneront la métamorphose du cercle de familiarité.

« Nous le savons : toutes choses sont liées. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. »

Seattle, Suquamish.

À qui ne rentre pas à la terre, rien n'arrive. Dans le tumulte historique, on commence ce qu'on n'ose pas encore nommer. À l'œuvre nous parlons des langues dont l'empreinte sur le sol et la couleur de ses noms parviennent aux rivières dans un naissant consentement. Plus loin que la vue, si proche du toucher.

Commune présence. Rêver d'être dans un sang qui est mon visage, rêver d'être une terre, un continent sans ton absence. Mon corps à tous les êtres. À proximité. Une parole un jour, à la place des poings. Un désir se dressant sur le seuil de nos pas, comme des plantes au-dessus des eaux.

Anita Endrezze (d'origine yaquie) posera cette brutale question : « qui arriva le premier » ? Question de savant et de guerre ! Par l'océan, le sel et le froid, ils venaient avec l'haleine des arbres, leurs maisons étaient longues, leurs corps mêlés à la terre, de la courbe du temps ils venaient depuis les lunes soutenus par le soleil. « Qu'importe le premier ». Il y a sept mille ans, qu'importe. Maintenant il y a la lumière, les mains sombres, la rumeur du vent, des yeux aussi beaux que la neige. D'où venaient-ils ? Nos bouches deviennent la voix à l'union des argiles.

« Je ressemble à moi-même et à tous les êtres
que je n'ai jamais été. Je suis les ailes des saisons
et le tintement de la terre, je suis une demi-lune d'ambre
mon esprit l'ancêtre de la lumière. »

Anita Endrezze

« Arpentez ces collines
vous ressentez
l'étendue...
le ciel ne cèdera pas
le jour bat son tambour. »

Jim Barnes

Au bord du jour, des gens s'assemblent. Avec leur mémoire, leur peine. De temps à autre, ils accordent leur voix

en cet endroit qui sera. Le blanc hiéroglyphe des os trace sur la terre rouge l'étendue des Amériques, enjambant les distances pour dire ce qu'il reste de liberté. Les mains pleines de matin, pleines de tout ce qui existe, pour offrir un sens, pour offrir plusieurs sens. Nos mains pleines pour tracer d'un seul trait les derniers jours de froid. Le cercle s'agrandit. À mesure on vient s'y joindre. La parole, si elle peut briser et détruire, a le pouvoir de guérir. Voici que des femmes et des hommes s'échangent des gestes qui disent en savoir plus que nous. Ils sont la chair humaine. Et notre chair, c'est la terre. Nos livres sont la neige et les montagnes, nos cahiers la mer et les prairies. Et nos bibliothèques, tout ce qui demeure à l'infini.

La frontière entre soi et l'autre. Le territoire est fluide, dans le temps il trouve sa voie. Comment avec les mots et la langue de l'autre tracer l'espace du jour et des saisons qui partent et reviennent? Je ne sais pas. Les choses ont-elles une place indispensable? Le fleuve se prolonge, les montagnes s'obscurcissent, les prairies accumulent les silences. Quelle main bâtira les figures d'existence? Le soleil promène le temps jusqu'où descendent les racines.

Décliner l'identité. Autrement. À tous les temps. Identité métisse, cette histoire qui élargit l'espace. Cette façon de connaître l'existence amérindienne. L'inclusion est complexe et ne saurait postuler la disparition pure et simple de quiconque. Se voir, s'imaginer sur le mode des paroles qui nous attendent. Il est une terre de grande générosité, une terre cendrée sur laquelle passe le vent. On y entend des mots de sable, d'eau, des mots qui remontent le temps. Derrière la parole des hommes, il y a la mémoire des paysages.

« Je voulais te parler
de l'appel des outardes
vers les pâturages de la toundra...
de l'éternelle transhumance
à la recherche de sa naissance. »

Jean Morisset

« Le mot français Métis exprime l'idée de ce mélange des sangs d'une manière aussi satisfaisante que possible; et devient par

la même un nom convenable de race... Il est juste que nous honorions nos mères aussi bien que nos pères... Nous sommes Métis.»

Louis Riel

Cette reconnaissance est garante de l'ouverture, de la capacité inclusive qu'ont eue des «Premières Nations». Nous sommes ce qu'une cohabitation a effectivement rendu possible, à d'autres moments de l'histoire. Des jalons qu'il faut transmettre aux générations présentes.

Cette terre est grande. Son étendue, ses paroles. Si j'entendais la nuit, j'aurais réponse à notre temps.

«Je voulais... je voulais...
mais un vent impétueux s'est levé
bousculant tout sur mon passage
et je n'ai rien fait de tout cela.»

Jean Morisset

Jusqu'à quand les fureurs et les peines, l'éclat des rêves au fond des jours? Lorsque les hauteurs s'approcheront de la couleur, je dirai ma langue de façon claire, pour me garder à la vie. Nulle part qu'ici, je compte les pas, la terre dans le creux de ma main. Il reste juste assez de temps.

«Moi qui brûlais tellement d'accompagner
la grande migration des outardes
vers les pâturages de l'esprit.»

Jean Morisset

La vertu de l'autre. Les activités entourant la chasse proposent, d'une manière tout à fait particulière, un modèle type des relations avec l'autre. Dans un ensemble de rites, l'animal est sollicité à faire un don de soi pour aider le chasseur. C'est à la fois un geste de communication tout autant de capture avec l'animal-individu, en apprenant à faire connaissance avec l'animal jusque dans sa vie intime. En retour l'animal apprend le chasseur. Le don animal est l'expression d'une véritable relation; il consent à s'offrir. Une alliance chair/esprit se forme pour assurer à l'humanité sa survie. L'homme remercie l'animal qui lui offre non seulement une nourriture et un vêtement mais aussi le partage de ses qualités grâce auxquelles

l'homme apprendra les lois de la nature, l'art de prévoir et les qualités à s'approprier. La chasse est un acte spirituel, un geste de gratitude et de respect profond à l'animal. Le totem est le symbole du caractère très personnel de ce lien homme/animal et du maintien de l'équilibre dans les interrelations nécessaires au cycle naturel.

Cette aptitude à vivre proche de l'autre vivant ne préfigure-t-elle pas une autre vision qui assurerait une référence nouvelle pour guider le métissage entre nous? Noël Audet parlant de Andrade et de son Manifesto Antropfago évoque un symbole magnifique pour exprimer le métissage culturel. Des cultures s'ingèrent l'une l'autre, assimilant les traits dont elles ont besoin et envie pour nourrir et renforcer leur propre culture. Manger l'autre pour s'approprier ses vertus. Déjouer la mort. *Tupi or not tupi*. Un autre âge s'amorce. Nous sommes invités à un repas totémique. Avaler. Absorber. Transformer. L'autre n'apparaît plus dans sa figure menaçante. Métissage dans le corps, dans l'identité, dans le mythe, dans l'art, dans la parole. Nous sommes métis. Manière innovatrice de résoudre le problème des tensions entre des cultures. Reprendre l'identité dans une vision du pluriel. Il reste, après l'imaginaire de la fin, à élaborer après une longue cueillette cet autre imaginaire, essentiel à l'originalité du territoire: l'imaginaire des commencements. Nommer l'Amérique dans le souffle de l'histoire qui s'éveille au présent.

« Le loup dévore
le vent;
sa peau me tient au chaud »

« Les plumes d'aigle
me parlent:
elles disent,
touche-nous de tes lèvres
tu connaîtras comme nous
nous connaissons le vent »

J. Barnes

« J'aperçois un animal
je le vise
je le flèche
j'ai visé ton cœur
j'ai touché ton cœur
oh ! Animal. »

Ojibwa

« Je détache la peau
de la chair
repeins les écailles
sculpte un nouveau corps
tel un savant fou
je réanime la vie
à même la mort
l'ivresse
de devenir Dieu. »

Sylvain Robert

Mais si l'homme tue sans raison la bête noble, l'agonie maintiendra le chagrin et la honte au bord de la nuit ; chassera la vie qui, devenue noire, ne sera plus que l'ombre des choses. Le vivant a bonne entente avec la terre, avec tout ce qui est beau, avec tout ce qui est vivant. Je suis le rêve entier.

« C'est au pouvoir de l'étreinte de la Terre et du Soleil que nous devons d'accorder à tous le même droit d'habiter cette terre. »

Sitting Bull

« L'Esprit a dit
Rêve, oh ! rêve encore
Parle-leur de moi
Rêve
Je me suis retiré dans la solitude
J'ai eu la révélation de Sagesse. »

Winnebago

Temps d'Amérique. Cette résidence sollicite un temps présent dans lequel la parole pourra trouver les mots chargés de matière, de pierre et de vent pour défaire l'ordre ancien et créer un nouvel ordre social. De part et d'autre.

Vers le Nord, je le sais, un imaginaire a pris naissance autour d'une identité soucieuse d'habiter une histoire délivrée des contraintes de rang et de sang. Difficile démarche, dans certains cas, mais des moments de célébration justifient le désir du chemin. Nous sommes, à cet égard, des mutants qui ont le privilège de la transhumance.

Ce texte a voulu suggérer des jalons pour dire ce qui reste de liberté. Avec cette longue patience capable de

nous inventer. Ni linéaire ni directe, mais circulaire et inclusive.



À esprit libre
Espace libre